

gouvernail, on ne réussit point ; on essaya d'attacher des amarres à l'arbre de la barre, mais en vain. Durant ces manœuvres infructueuses, le yacht courait vers les bancs de sable de l'embouchure de la Seine. Il toucha, tomba sur son tribord, l'eau s'y engouffra par la machine, avenglant par son contact avec le charbon incandescent le mécanicien, le chauffeur et le capitaine. Le bâtiment s'alourdit, s'enfonça de l'avant et ne laissa hors de l'eau qu'une étroite partie de l'arrière, constamment lavée, submergée par les lames.

## III

Grâce au ciel ! les malheureux avaient été aperçus. Une voile, bombée par le vent, filait à tire-d'aile vers eux. C'étaient des sauveteurs du Havre !

Le drame maritime entra dans une phase nouvelle, plus poignante encore. Rien de plus émouvant que la lutte de ces courageux sauveteurs contre l'épouvantable mer dont chaque vague anéantissait les efforts.

Un sauveteur ayant lu sur la coque échouée le nom de *Waterloo*, s'écria en montrant le mot :

—C'était bien la peine ! vois donc, capitaine.

—Bast ! ce sont des hommes ; faisons notre devoir, mes enfants.....

Le canot de sauvetage rentra dans le port du Havre, salué par des milliers de vivats poussés par toute la population échelonnée sur les jetées, les quais et au débouché des rues.

Il ramenait sir E. Plough, son fils et un matelot, tous évanouis, à demi morts.

Les sauveteurs, eux, partis cinq, reentraient quatre !

## IV

Cinq jours après le naufrage, on retrouva le cadavre du sauveteur sur les bancs de Honfleur. Sir E. Plough fit les frais des funérailles. Toute la population maritime y assista.

À l'issue de la cérémonie, sir E. Plough retint les quatre braves pour les ramener à son hôtel, où un déjeuner les attendait.

Huit couverts étaient mis : trois pour sir E. Plough, son fils et son matelot ; quatre pour les sauveteurs, un huitième marquait la place du mort.

Chacun des quatre sauveteurs trouva dans sa serviette un cahier de dix billets de mille francs que sir E. Plough avait mandés par télégraphe à son banquier.

En présence de cet argent, les quatre marins, un peu froissés, s'écrièrent ensemble :

—Le déjeuner, soit, nous l'acceptons, mais permettez-nous, monsieur, de refuser l'argent : le dévouement ne se paie pas en France.

Et ils déposèrent poliment, en pile, les billets de banque devant l'assiette de sir E. Plough.

—Toujours les mêmes, ces diables de Français ! dit vivement en anglais celui-ci à son fils.

Le repas, arrosé par les meilleurs vins de France, fut aussi gai que la situation le favorisait. Ceux qui voient la mort de près et si souvent ont bien le droit de s'étourdir. Le vin échauffa les têtes ; tous racontèrent jusque dans les moindres détails les péripéties du sauvetage. Sir E. Plough demanda quel était celui d'entre eux qui l'avait sauvé. Il était présent, mais il ne répondait rien.

—Devant le danger, monsieur, dit le plus âgé, maître François, patron du canot de sauvetage, nous sommes égaux et solidaires ; nous savons bien qui de nous vous a sauvé, mais comme nous avons travaillé ensemble, celui-là ne se fera pas connaître. Souvenez-vous seulement que ceux à qui vous devez la vie, vous et votre fils, sont des sauveteurs du Havre.

—Alors dit sir E. Plough, puisque vous êtes aussi délicats que braves, je ne vous parlerai plus de moi, mais de mon fils ; lequel de vous l'a sauvé ?

—Ah ! celui-ci, nous pouvons le nommer, c'est lui. Et tous désignèrent du doigt l'assiette de l'absent. C'est Pierre Lemardoic. Votre jeune homme, dans ses crispations, avait saisi Pierre à la gorge, il l'étouffait et le paralysait ; au moment d'aborder notre canot, Pierre, à bout de forces, lâcha la bouée mais non le jeune homme,

que l'un de nous put alors empoigner et coucher dans la barque. Quant à notre pauvre camarade, dans la confusion des manœuvres, il avait été blessé grièvement à la tête par un coup d'aviron ; son sang rougit l'eau, nous le cherchâmes pendant un quart d'heure sans pouvoir le trouver ; alors, sûrs de sa mort, nous avons repris vivement la route du port, afin que la mer ne détruisit pas la bonne besogne que nous avions pu faire. Nous avons donné un homme pour trois, c'est deux de gagnés.

—Quel âge avait-il ? dit sir E. Plough ; avait-il des enfants, des charges ?

—Quarante-deux ans, monsieur, une femme, cinq enfants et son vieux père, un ancien pilote blessé à la mer.

—Bravo ! fit sir E. Plough, vous ne m'empêchez pas...

Et, s'étant levé, il déposa les billets de banque sur l'assiette de l'absent, et prenant à sa boutonnière une rose que son fils lui avait donnée, il la plaça sur les billets en disant :

—Ce sera pour sa veuve.

—Convenu, répondit maître François, et maintenant, monsieur, nous nous en allons, nous avons à travailler.

—Pas sans nous être embrassés, dit sir E. Plough, les paupières rougies par des larmes longtemps contenues.

À chaque accolade, sir E. Plough, tout ému, tout troublé, détachait de sa personne quelque bijou qu'il mettait chaleureusement dans la main de chaque marin. Il étreignait chacune de ces mains, de crainte qu'elle ne se rouvrit pour refuser ce qu'il donnait avec tant de bonheur, son épingle de cravate, sa montre, sa bague, sa chaîne.

—Gardez, gardez, mon ami... souvenir... souvenir...

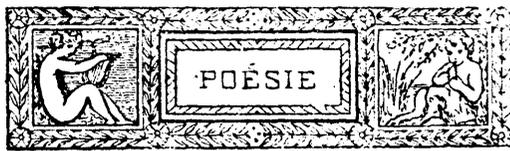
L'émotion l'empêchait d'articuler ses mots et de construire des phrases.

Lorsque les sauveteurs se furent retirés, son fils lui dit :

—Vous disiez, mon père, que les Français...

—Chut ! dit vivement sir Edward Plough en mettant doucement sa main sur la bouche du jeune homme, taisez-vous, je disais que les Français sont les premiers chrétiens du monde.

JEAN ALESSON.



## SUR LA MORT D'UNE COUSINE DE SEPT ANS

Hélas ! si j'avais su, lorsque ma voix qui prêche  
T'envoyait de légers, que, sur toi, ruse et fraîche,  
Le noir oiseau des morts planait inaperçu ;  
Que la fièvre guettait sa proie, et que la porte  
Où tu jouais hier te verrait passer morte  
Hélas ! si j'avais su ! ...

Je t'aurais fait, enfant, l'existence bien douce ;  
Nous chacun de tes pas j'aurais mis de la mousse ;  
Tes ris auraient sonné chacun de tes instants ;  
Et j'aurais fait tenir dans ta petite vie  
Un trésor de bonheur immense... à faire envie  
Aux heureux de cent ans !

Loin des bancs où pâlit l'enfance prisonnière,  
Nous aurions fait tous deux l'école buissonnière  
Dans les bois pleins de chants, de parfums et d'amour ;  
J'aurais vidé leurs nids pour remplir ta corbeille ;  
Et je t'aurais donné plus de fleurs qu'une abeille  
N'en peut voir dans un jour.

Puis quand le vieux Janvier, les épaules drapées,  
D'un long manteau de neige et suivi de poupées,  
De magots, de pantins, minuit sonnant accourt ;  
Au milieu des cadeaux qui pleuvent pour étrenne,  
Je t'aurais fait assoir comme une jeune reine  
Au milieu de sa cour.

Mais je ne savais pas... et je prêchais encore ;  
Sûr de ton avenir, je le pressais d'éclorre,  
Quand tout à coup, pleurant un long espoir déçu ;  
De tes petites mains je vis tomber le livre ;  
Tu cessas à la fois de m'entendre et de vivre...  
Hélas ! si j'avais su !

HÉGESIPPE MOREAU.

Hégesippe Moreau naquit à Paris, le 8 avril 1810. Orphelin de bonne heure, il fit ses études au collège de Provins, grâce à la générosité de

Mgr Fabvier, puis se rendit à Paris où il entra chez MM. Didot, comme correcteur d'imprimerie.

Après la Révolution de Juillet, à laquelle il prit une part active, il se fit maître d'études, et c'est alors qu'il ressentit les premières atteintes du mal qui devait le tuer.

Il allait sortir de l'obscurité quand il succomba à l'hôpital de la Charité, le 10 décembre 1838.

Il a laissé un volume de petits chefs-d'œuvre ; *Jeanne d'Arc*, le *Gué de Chêne*, la *Souris Blanche*, les *Petits Souliers*, *Thérèse Sureau* et de charmantes poésies.

On peut juger de la valeur de cet écrivain par la pièce que nous publions aujourd'hui.

LÉON LEDIEU.



## SON ÉMINENCE LE CARDINAL PITRA

Le cardinal Jean-Baptiste Pitra, évêque suburbicaire de Porto et Sainte-Rufine, bibliothécaire de la Sainte Eglise Romaine et sous-doyen du Sacré-Collège, est né à Champforgeuil, diocèse d'Autun, le 1er août 1812. Après de brillantes études, il entra dans l'état ecclésiastique et fut bientôt chargé des élèves de la classe de rhétorique.

C'est pendant cette première époque de sa vie sacerdotale qu'il écrivit l'histoire de saint Léger et trouva la fameuse inscription de Pectorius, qui rendit son nom célèbre. Cette inscription grecque appartenant au IIe siècle de notre ère, était un magnifique témoignage de la présence eucharistique, et montrait le symbolisme chrétien se rattachant au berceau même de notre foi.

Dieu appelait l'abbé Pitra à une vie plus parfaite. Le jeune et brillant professeur, après avoir vaincu d'honorables résistances, entra chez les Bénédictins, dont le R. P. Guéranger venait de rétablir, au prieuré de Solesmes, l'observance et la règle. À peine sortit du noviciat, on l'envoie comme prieur à la maison de Paris, et bientôt après il doit partir, le bâton à la main, pour quêter et procurer à ses confrères les ressources matérielles qui leur faisaient défaut.

À cette époque se rattachent les sommaires de la Patrologie de Migne et la part qu'il prit à cette importante publication. Un voyage en Hollande nous valut la *Hollande Catholique* et une *Etude sur les Bollandistes*. Mais Pie IX le demande à Rome et l'envoie en Russie (1858). Dans un monastère de Moscou, il retrouve le secret de l'hymnographie grecque, tellement perdu que les Grecs eux-mêmes l'ignoraient.

Revenu à Rome, il continue ses travaux à la Vaticane, quand Pie IX les interrompt brusquement en le faisant (16 mars 1863) cardinal-prieur du titre de Saint-Tommaso in Parivire. Par ordre de ce pape, malgré les labeurs incessants des Congrégations, il publia deux grands in-folios sur le droit ecclésiastique des Grecs, ouvrage dont les Orientaux demandent à grands cris la continuation. Puis faisant des *Analecta* au Spicilege de Solesmes, il en publie six volumes parmi lesquels on doit citer les fragments des Pères ante Nicéens, un volume presque entier consacré à des morceaux inédits d'Origène, les mélodes grecs, saint Hildegarde et le philosophe *Proclus*.

Pie IX, en 1869, l'avait créé bibliothécaire de la Sainte Eglise, et nul mieux que le cardinal Pitra n'était apte à remplir cette charge. À la mort de ce pape, l'évêché suburbicaire de Frascati devenant vacant, le cardinal Pitra opta pour ce siège (21 mai 1879) et gouverna pendant cinq années ce diocèse, où l'avait précédé sa double réputation de saint et de savant. La maladie est venue le trouver au milieu des joies de son jubilé sacerdotal et des noces d'argent de son cardinalat, mais Dieu, qui n'avait apperanti sa main que pour purifier davantage son serviteur, a voulu abrégé l'épreuve.

Aujourd'hui, le cardinal Pitra a repris ses travaux. Outre le *Proclus*, dont nous avons déjà parlé, il imprime en ce moment la correspon-